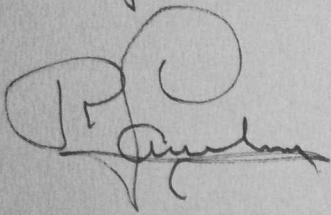


RIMAILLERIES

DE ROBERT GOURLAOUEN



Avec toute mon amitié
et ma grande Considération



**LE CHANT D'UN BRETON
A SA BASILIQUE MAJEURE**

NOTRE-DAME DU FOLGOET

Le grand vaisseau de granit,
Sa mâture de pierres aux vents de la Foi,
Majestueuse, solennelle et bénie,
Splendide caravelle que barre le CHRIST-ROI.
Sur sa robe de bure, constellée de vitraux,
Les lichens dessinent des sourires de soleil.
La nuit l'éclaire de la lueur des flambeaux.
Piéusement portés par les Bretons qui veillent.
Son puissant mouvement immobile,
Jette le beffroi dans le ciel qui bouge.
Gravant son carillon, de sa pointe habile,
Sur le disque d'horizon de cuivre rouge.
De sa haute proue, faite de ses deux tours,
Elle fend la lente houle des siècles.
Souveraine, glorieuse, et secourable toujours,
Auprès du fils, elle implore les miracles.
Fait de quelques pierres, de sueurs, et d'amour,
Son cœur de Bretonne bat au tabernacle...
L'immense rumeur naît dans les lointains.
Harmonies ; poésie, allégresse d'autrefois.
L'air léger résonne de ce joyeux refrain,
Simple, nostalgique, ardent de Foi...
Le peuple vient, suivant les Prélats.
Les ors rutilent sur les bannières,
Les croix vermeilles, portées à pleins bras.
Antiques costumes, chatoyez de lumières.
Soyez l'enchantement de ce grand jour de fête.

Recevez le soleil qui perce les verrières,
nacrant les coiffes blanches, comme des paquerettes.
Que chante le clocher, de sa grosse voix d'airain.
Que sonnent les grands orgues, qu'éclatent les fanfares.
Que retentissent nos voix, dans ce concert divin,
pour porter à MARIE, notre étoile, notre phare,
une fois encore, l'hommage du fou,
le simple, l'extasié, le trouvère de l'amour,
suspendu à sa branche, se balançant pour nous,
au rythme de sa prière, la même chaque jour...
Un lis virginal est né dans sa bouche morte.
Corolle immaculée, aux pétales gravés,
de l'or du cheveu d'un ange qui porte,
à MARIE, le modeste message à broder.
Le fou savait le dire, lui, bien mieux que tout autre.
AVE MARIA

Robert GOURLAOUEN
août 1986.



LA ROMANCE DE SYLVESTRE

Quand ma main caresse ta hanche,
Ton beau corps enfin dévoilé,
Sous mes doigts, frémit ta peau blanche,
Exaltée, tendue aux baisers.
Sous le couvert des feuilles et des branches,
Goûtons tous deux à cette volupté.
Épanchons-nous à la source divine
Apaisons nos corps embrasés

Sur notre couche de bruyères,
Les jasmins et les serpolets,
Cachent aux yeux jaloux nos fièvres,
Nos ébats, nos ardents baisers.
Nimbés de l'or des riantes lumières
Du soleil qui perce la forêt,
Épanchons-nous à la source divine
Apaisons nos corps embrasés.



CARCASSE

Panse délabrée, sur le sable grossier,
Là, justement où l'ordure est jetée.
Forme ventrue, étalée sans pudeur,
Ce gisant croupissant, c'est un bateau qui meurt.
Ne reste de lui, de sa folle aventure,
Qu'un cadavre noirci, un seul bout de mâture.
Il a vibré, pourtant, autrefois sous l'amure,
Quand couché par les vents, il filait bonne allure.
Plein de cris, de jurons, à chaque palanquée,
Se gorgeant goulument de la mer moissonnée.
Inerte à présent, sans même frissonner,
Triste loque béante, abandonnée.
Sur son flanc, pourrissant, à jamais écroulé,
Ne semble-t-il songer à ceux qui l'ont aimé ?
Le trouvaient formidable, le plus beau sans conteste.
De tant et tant d'amour, voilà tout ce qui reste.



CHAPELLE-POL

Ami ! Regarde la mer, elle chante là-bas
Et, nous la découvrons de la Vierge à l'île de BATZ.
Sur ses grandes orgues d'eau, que le vent fait sonner.
Elle improvise encore, des airs d'éternité.
De doux et longs archets, tenus de doigts mouillés,
Caressent les grandes vagues à la gorge gonflée,
De lents gémissements, de plaintes amoureuses,
Que scande son fracas sur les parois rocheuses.
Et se mêlent au concert, les cris de cent oiseaux,
Qui battent la mesure, de leurs ailes en biseaux.
Regarde ses rochers, géantes citadelles.
Surgissant comme des seins, rigides sentinelles,
Ils gardent en silence, des secrets immortels
Qui rident sa surface émeraude et pastel.
Regarde ses couleurs, ses reflets admirables.
Ils recouvrent un monde, un abîme insondable.
Cerné du sable d'or, de son écran de plages
Où l'épave s'échoue, témoin de son carnage.
Ne lui en voulons pas, quand elle est en colère.
Simplement comme nous, elle hurle sa misère.
Quand gueulent ses trombones, quand gémissent ses basses,
Ses rouleaux infernaux déchiquetant leurs masses,
Élément déchaîné qui se révolte et tue,
Massacreuse en folie, quand éclatent les nues.
Et se calme soudain, et s'étale dormante,
Comme l'amante nue, docile et consentante.
DIEU ! Que je l'aime, cette mer azurée,
Qui berça mon enfance, et me fit tant rêver
Quand ma barque, au matin, sur sa face embrumée
Dessine des sourires, sur ses lèvres bleutées.

LA CHAPELLE DE SAINT-MELAR

Petite aiguille, fichée dans le ciel du bon DIEU
Robuste nef, ancrée dans la terre du bon DIEU,
Sa coiffe en Paradis, ses sabots dans la boue,
Humble paysanne, servante du Seigneur, à genoux,
Entre les murs humides, les saints se sont figés,
Saisis comme nous, d'un court instant d'éternité.
Délicate fleur de granit, épanouie dans ton enclos,
Fait monter vers le Ciel, les gloria, les Crédo,
Gentil Seigneur DIEU, douce et sainte Trinité,
Dans le concert de vos anges, entendez nos AVES.
Daignez porter à MARIE, notre mère,
L'assurance de la dévotion la plus sincère.
Et notre amour aussi, que nous voulons dans un regard,
Exprimer à MARIE, la douce patronne de Saint-MÉLAR.



RÊVE D'ENFANT

J'aimerais marcher nu dans ces bois qui sommeillent,
Et me baigner ainsi dans l'argent du ruisseau.
M'abreuver, sur les feuilles, des larmes du soleil,
Et croquer les diamants dans la chanson de l'eau
J'aimerais m'envoler sur deux grandes ailes,
Qui me feraient monter, plus haut, toujours plus haut.
Pour te choisir ma vie, et te façonner belle.
Je vivrai riche et beau, sous les ors d'un château.
Et je me poserais, alors sur un nuage.
Pour mieux te dominer, pour t'avoir bien à moi.
Car je commanderai, je ferai grand tapage,
Mènerai train d'Enfer, puisque je serai ROI
Se prenant à mes charmes, tous les grands de la terre
Aimables et conquis, inclineront le front.
Le monde m'aimera, et son amour sincère...
Mais ils se moquent, ils me prennent pour un con.
Arrête là, mon rêve, redescends sur la terre
Enfant que tu es, il faut compter les coups.
Mon échine est saignante, et mon âme doit se taire
Alors, dans l'indifférent silence, je pleure à genoux.



PONT-CHRIST

La chapelle de NOTRE-DAME DU BON SECOURS

Magnificat ! L'instant est solennel,
La gloire de DIEU, éclaire les visages,
Transfigurés, tournés vers l'autel.
Qu'il est discret, le divin message.
Adoration, béatitude, silence.
Sous la nef d'azur et de nuages,
Pure et sincère repentance.
Chants des oiseaux, joignez nos cantiques,
Que nos élans mystiques, font si légers,
Qu'ils montent, ils montent, liturgiques
Jusqu'à toi, mon sauveur.
Pont du CHRIST, Pont de BRÉZAL,
Petite église, tout près du ruisseau,
Dévote bâtisse, piquée de digitales
Fleurant la sauge, la menthe, et le sureau.
Les arches brisées, laissent passer le soleil,
Qui saupoudre d'or, ses longs rayons de strass
Et dépose comme un baiser, sa couche de vermeil
Sur les colonnes courbattues, si pleines encore de grâces
Dans l'effort rompu de leur envolée vers le ciel.
Vers toi MARIE, toi le bon secours, toi toutes les grâces.

ELORN

Elle délasse
Ses eaux lasses
En un souple ruban
Qui caline
Et ravine
Le limon sur ses flancs.
Vase grise
Qui enlise
Mille objets rejetés
Par la ville
Et qui filent
Au gré des marées.
Mais ce mort
Jeune encore,
Que fait-il là couché
Sur sa hanche
Comme une planche ?
Que c'est triste un noyé
Dans l'eau glauque
Pauvre loque
A la peau délavée
Je suppose
Mille choses
Qui l'ont désespéré.
Des auberges,
Sur les berges,
Où l'on va festoyer
Et des merles
Noires perles,
Sifflent en liberté.

Des lumières
A travers
Chênes et peupliers
Elles caressent,
La paresse
Des algues desséchées
Des fougères,
des bruyères,
Mêlent les verts aux violets.
Et des lierres,
Sur les pierres,
Les tiennent embrassées
Un manoir
Les rochers noirs
Vont se tremper les pieds
Et j'avise,
Une église
Aiguisant son clocher.
Et ma muse,
Qui s'amuse
Et se plaît à chanter,
Mon Élorn
Douce et morne
Sa paix, et sa beauté

LE VIEUX LÉGIONNAIRE

Valeur, discipline, héroïsme, courage.
Mais voilà des mots, qui semblent d'un autre âge.
Pourtant, ils furent de ceux qui portèrent au sublime.
Justement la valeur, le courage, l'héroïsme,
De ceux qui pataugeaient, jadis, dans la tranchée
Que la chanson d'alors, fleurissait de bleuets.
Et rouges étaient les corps, éclatés, en lambeaux
Rouge était le sang qui coulait en ruisseaux.
Rouge était le ciel, sous les coups flamboyants,
Rouges étaient les prés recouverts de gisants.
Rouge, c'est ce que l'on voit, quand on est en colère,
Et c'est aussi, bien sûr, la couleur de la guerre.
Rouges étaient mes yeux, douloureux, fatigués,
Rouges, sur le fusil, mes mains prêtes à tirer,
Rouge ma baïonnette qui perçait les entrailles,
Rouges, les cris de ceux que l'acier fouaille.
Rouge était mon âme, à jamais endeuillée
De tellement de souffrances, de tant de sang versé.
Rouge de l'honneur, pourpre Royale, écarlate des DIEUX,
Rouge coulait le vin, épais et cramoisi, dans nos quarts Crasseux
Rouge était la haine, qui nous animait,
Rouge était le ruban dont on nous décorait.
J'ai lutté, j'ai pleuré, j'ai tué pour la FRANCE.
Aujourd'hui seulement, je tiens ma récompense
Comme je l'aime, ce ruban, qui me fait retrouver,
Mon ardente jeunesse, ivre de liberté.
Hélas, je ne suis plus ce jeune lion rugissant,
Je suis devenu vieux, laissant à mes enfants
Mon PAYS, le plus beau, mon PAYS tant aimé
C'est celui de l'Amour, de l'espoir, et de la Liberté.

LE POÈTE ET LE VENT

Un poète passait
Assis sur un nuage
Et nul ne le voyait
Ce poète de rien.
Seul le vent lui disait
Quelques mots, au passage
Oui, le vent lui parlait
Car le vent l'aimait bien...
Et le vent lui contait
Des choses merveilleuses
Les millions de secrets
Qu'il emporte avec lui.
Et le souffle discret
De sa voix mélodieuse
Apportait du bonheur
Au poète meurtri

PAQUERETTE

J'ai dans ma main qui tremble, cette fleur fragile,
Et pour la contempler, mes yeux émerveillés.
J'ai rompu, ce matin, cette tige gracile,
Au nul autre fardeau, que sa simple beauté.
J'ai compté les pétales, et serré sur mon cœur,
Cette petite chose aux troublantes pâleurs.
Pâquerette, vois-tu, je t'aime, petite fleur.
Ému de ta candeur, jaloux de ta blancheur.
O, ne flétris jamais, mon petit rien champêtre.
Reste sage toujours, et ne fais d'embarras
Qu'à ta fraîche corolle, il soit doux de paraître,
En ces prés odorants, quand je passe par là.

PRIÈRE POUR UN IVROGNE AU FOLGOET

Douce DAME du FOLGOET, secourable Patronne,
Qui fait tant près de DIEU, et si bien qu'il pardonne,
Toi qui fis accourir des foules énormes,
Qui chantaient en marchant sous la voûte des ormes,
Les eaux de ta fontaine, pourraient-elles laver,
les yeux de ceux qui pleurent, et boivent pour oublier ?
Je l'ai vu, cet ivrogne, à chaque pas titubant.
Un cierge à chaque main, le regard éloquent.
Ne pouvant allumer la cire, qui se brisait,
Entre ses doigts débiles, que l'alcool inhibait.
Et toi Marie, vierge noire Bretonne,
Tu ne t'êmeus pas de cette voix qui détonne,
Laisant venir à toi, tes enfants malheureux,
Sachant bien que ton Fils, est mort aussi pour eux.
Sous les voûtes séculaires de la nef de pierres,
J'entends les pieux cantiques, de touchantes prières.
Et même les buveurs, sont de ceux qui varient,
Ces mystiques arpèges, doux au cœur de MARIE



